

Barème indicatif pour ce DS

Résumé coeff 2 :

oubli du **total** de mots si copie ordinaire : -1

oubli **barres** obliques : -1

Structuration : environ 2 points de pénalité si oubli ponctuel de connecteur, sinon moins de la moyenne si la structuration n'est pas du tout explicite, pénalité encore plus grande si résumé monobloc, sans aucun §.

Attention aux (doubles) barres verticales quand vous utilisez le document réponse !

Compréhension et reformulation.

Restituer la 1^e personne était bienvenu, joue sur son *ethos* + étapes de l'argumentation.

Erreurs de langue (vous aviez droit au dictionnaire exceptionnellement !)

0-1 fautes : 0

2-3 fautes = -0,5

4-5 fautes = -1

6-7 fautes = -1,5 pour chaque exercice

NB. : un effort vain, une action vaine. Je/il/elle/on travaille. Le travail. Asservir/assouvir

Ce n'était vraiment pas le sujet à bâcler en sortant en avance, en pressant la cadence. Idées s'il vous reste du temps : s'essayer au document réponse ou recopier proprement, vérifier les mots à l'aide du dictionnaire (en entraînement mais pas aux concours), faire des relectures sélectives pour contrôler (et non *controller*, on n'est pas en anglais) certains points, etc.

Résumé (bonnes trouvailles) :

Inlassable fronde végétale/ Les plantes se développent inéluctablement/inlassablement et les endiguer coûte un effort. Le dynamisme des plantes est inarrêtable mais lent. Il ne va pas dans le sens des efforts humains.

J'ai fait l'expérience que/écouter la nature et suivre son rythme/ contraint à un certain tempo/Chaque chose prend son temps, qu'il est impossible de précipiter/hâter son allure/ aller plus vite que la musique. Végétal et animal adoptent un rythme lent contrairement à l'homme qui veut sans cesse accélérer la cadence mais se heurte alors à la réalité d'une production non qualitative.

Les exploits techniques/d'ingénierie, prétendue preuve de sa puissance, sont en fait le fruit d'un labeur minutieux, concassé et stocké/ passé et condensé/le travail accumulé, relâché en un moment, condense une masse/une somme immense/colossale d'efforts. Certes, l'accélération est possible, mais par un effet d'optique/illusoire car certains hommes veulent montrer leur pouvoir et paraître déjouer cette lenteur inéluctable/ une hiérarchie/organisation gaspillent spectaculairement des profits qu'elle a monopolisés. En réalité, ils s'appuient sur du travail en amont, invisible dont la moindre étape est obtenue à la sueur de son front. Il est plus aisé de constater l'effet produit que l'effort fourni. Par conséquent il ne faut pas confondre puissance physique (production) et puissance politique (exploitation).

Les résultats ne tombent pas du ciel¹/ Penser que l'oisiveté peut nourrir, c'est insensé. Accélérer le processus produit souvent l'effet inverse à celui qui est escompté/se retourne contre nous/ (*engendre la défiance* est un peu moins bien)/C'est se livrer à un jeu dangereux que de défier la nature. Celle-ci est revancharde. / Gare aux potentielles représailles !

Proposition de corrigé

Indifférente à nos constructions, la nature menace de les détruire. Nous passons notre temps à la contenir mais nous la /dirigeons en la servant.

En effet tout enfant, j'ai compris derrière une vache laitière qu'on ne peut forcer / le rythme de la nature, et de même pour forger la culture. Nos inventions techniques nous échappent et n'accélèrent / rien. Elles demandent un travail patient sans augmenter notre puissance physique ni morale.

Or on aimerait tout réaliser sans effort, /en vain. Tout travail premier nous confronte à la nature, laquelle lutte pour survivre, quoi qu'on croie puérilement, et /se venge quand nous forçons son rythme.

(107 mots, d'après G. Laussucq-Dhiriart)

Proposition 2

J'ai fait l'expérience des contraintes qu'impose la nature aux hommes, eux qui la repoussent autant qu'ils/ la font croître et qui en dépendent. J'ai appris derrière la vache le rythme qu'impose cette nature.

Cependant / les hommes, d'un long travail commun, technique, semblent découpler leur puissance, pour accélérer la cadence. Mais cette illusion vient / d'un pouvoir hiérarchique, concentrant les efforts tandis qu'ils conservent leur faiblesse individuelle.

Ainsi aucun résultat n'est divin, toute /réalisation découle d'une lutte antérieure . Tout le vivant travaille mais seul l'humain crée du surplus, que les puissants/ dilapident. Mais qu'ils prennent garde : accélérer est contre-nature. 110 mots, d'après Clément Ricaud, PCSI22022-23

¹ Bien vu car le texte polémique par rapport à une référence biblique sur la Providence.

trouver la structure (plutôt 3 parties ici que 2).

Noter un passage progressif du végétal à l'animal puis à l'humain.

DE PLUS et ENFIN sont des connecteurs souvent passe-partout.

Remarques : Densité du propos, changements de plans font la difficulté : souvent les exemples sont argumentatifs au sens où ils préparent une généralisation (mais quelques exemples sont illustratifs, comme Valéry) Quelques répétitions qu'il faut élaguer sous peine de ne pas pouvoir tout dire.

De toute façon on ne peut pas tout reprendre ! Dans un t.b. résumé il peut y avoir 24 de ces étapes sur 33, par ex !

§1 J'ai vu¹ (mais imperceptible¹)

la lutte² de la nature³ contre nos constructions⁴ (*végétation plutôt que flore*)

Nous la contenons⁵

Mais elle reprend ses droits⁶

Si nous voulons la diriger⁷ il nous faut la servir⁸

§2-3. En effet, mon expérience d'enfant⁹ menant une vache¹⁰ (*animal*)

m'a enseigné qu'on ne peut forcer¹¹ le rythme¹² de la nature

c'est la même chose¹³ pour la culture¹⁴ (*pb de qualité + passage à l'humain ; ici culture plutôt que société*)

Certes on peut apparemment accélérer¹⁵ les choses par l'invention technique¹⁶ mais en fait *primo* la nature ne nous y est pas vraiment soumise¹⁷ et *secundo* on n'y gagne pas vraiment de temps¹⁸, si quelqu'un (même un enfant) agit plus rapidement¹⁹ c'est qu'il s'accapare la production d'autrui²⁰. Ainsi, elles n'augmentent pas notre puissance physique²¹ ni morale²² individuelle²³.

§4 Or on aimerait tout réaliser sans effort²⁴, mais c'est vain²⁵.

Tout le vivant peine pour survivre²⁶, en dépit de nos croyances²⁷ naïves à la Providence.

Seul l'homme²⁸ parvient à créer du surplus²⁹ (car travaux ingénieux et divisés) que les puissants dilapident³⁰.

Ainsi c'est puéril³¹ et contreproductif³² (voire dangereux) de vouloir presser la vache³³.

bien comprendre le texte : *La Jeune Parque* n'est pas un opéra, c'est un vaste poème en alexandrins sur la vie intérieure d'une jeune femme déchirée entre ses désirs sensuels et une quête d'abstraction. Les chaînes forgées à la ligne 28 n'ont rien à voir avec des chaînes de prison !

Texte déjà donné en 2022-23 sur le thème du travail : collaboration homme-nature bien montrée par Virgile dans *Les Géorgiques*. Ce texte évoque non seulement le rapport du paysan mais aussi celui de l'ouvrier/l'ingénieur à la nature

Prolongements au DS d'Alain sur le pas de la vache: qu'avez-vous pensé de l'actualité de ce texte ? Est-il juste ?

Haushofer : TRAVAILLER la NATURE =se plier à son **rythme**, avec **pénibilité** dans *Le Mur invisible* (d'après Mme Guy) Dans *Le Mur invisible*, pour **travailler la nature** (soins aux bêtes et travaux des champs) il faut que la narratrice s'organise selon de multiples temporalités et ce travail est harassant.

A/ Des périodicités du travail différentes , pour respecter le rythme de la nature

- Il y a d'abord les travaux quotidiens et récurrents tels que donner à manger aux animaux, traire la vache (le plus souvent deux fois par jour), nettoyer l'étable, apporter du nouveau foin pour la litière, etc. Des tâches qui, par leur **répétition** même, construisent un rapport au temps particulier : « Les longs mois monotones de labeur quotidien » (p. 73) écrit la narratrice pour qualifier ses premiers mois derrière le mur.

- A côté de ces tâches, dont la répétition est **nécessaire** jour après jour, il y a les travaux qui reviennent régulièrement dans le récit et la vie de la narratrice : désherber son champ, pêcher, chasser, et souvent **couper du bois**. Cette dernière activité, qui lui donne tant de mal au début, a un rôle prépondérant dans sa survie, puisqu'indispensable à la cuisson des aliments et au chauffage du chalet. D'où l'obsession qu'elle peut provoquer chez le personnage :

Le printemps fleurissait autour de moi et je ne voyais que mes bûches. Le tas de sciure s'élevait de jour en jour. La résine collait à la peau, mes mains étaient pleines d'échardes et mes épaules me faisaient mal mais j'étais comme possédée par l'idée de couper le plus de bois possible (p. 191)

- Il y a, encore, les travaux annuels, liés au cycle des saisons, et tous de nature agricole : planter puis récolter les pommes de terre et les haricots, cueillir les fruits, et, surtout, faire les foin. La **fenaison**, impérative à la survie de sa vache, puis de son veau, représente, elle aussi, un labeur intense : « Ce matin-là, faucher fut pour moi une torture, chaque mouvement me faisait mal et j'avais plus lentement que le premier jour. » (p. 229-230) et est à la source de plusieurs accès d'abattement : « Quand je fus au bord du ruisseau et que je regardai, d'en bas, le pré en pente, j'eus l'impression que je n'en viendrais jamais à bout. » (p. 91)

- Enfin, viennent **les tâches exceptionnelles** : planter des branches de noisetier le long du mur pour le rendre « visible » (p. 23-24 puis p. 34), aménager une étable pour celle qui deviendra Bella (p. 39-40), réparer la route endommagée par l'orage (p. 116) ou encore aider au vêlage (raconté en détail de la page 165 à 168) :

Je me lavai les mains et je les plongeai prudemment dans le ventre chaud de Bella. C'était plus difficile que je ne l'avais cru. Je dus attendre que les douleurs s'interrompent pour pénétrer plus avant. Je parvins à saisir la tête des deux mains et à l'abaisser. La contraction suivante me coinça le bras mais la tête glissa vers le bas. Bella gémit très fort et fit un pas de côté. Je l'encourageai en appuyant de toutes mes forces sur la tête à tel point que la sueur me coula jusque dans les yeux. La crispation de mes bras devint intolérable. Mais à ce moment la tête apparut. Bella respira, soulagée. (p. 167).

L'expérience de la durée de la gestation du veau était aussi un bon exemple **du temps inaccéléralable** de la nature.

B/ Un travail difficile et fatigant

-Ainsi que le montre la citation précédente, si la périodicité des tâches change, elles restent, pour la plupart, **exténuantes**. Il s'agit bien d'un « labeur », comme le nomme la narratrice (p. 60, 64, 73 ou encore 298 notamment), c'est-à-dire d'un « travail pénible demandant un effort soutenu et de longue haleine » comme l'explique le *TLF*. Ainsi lit-on au sujet de la préparation du champ nécessaire avant d'y planter les pommes de terre : « Ce travail dura quatre jours et fut pour moi très pénible. » (p. 54).

Même une **simple cueillette** exige plusieurs heures de marche :

Je me souvins du taillis de framboisiers que j'avais découvert dans une expédition de chasse. Il se trouvait à une heure de marche, mais la perspective de manger quelque chose de sucré m'aurait fait marcher bien plus de deux heures. (p. 99)

La montée à l'alpage - je trouvai le chemin sans difficulté - dura trois heures (p.129) [Il s'agit, cette fois, de cueillir des airelles]

-Il s'ensuit donc, pour la narratrice, une **fatigue récurrente**, qui conduit souvent à des **accès de découragement** : « Lorsqu'en août le foin fut enfin au sec dans la cabane, j'étais si épuisée que je m'assis sur le pré et pleurai. » (p. 92), à des **crises de faiblesse**, comme lorsqu'elle se met à dormir constamment : « Je manquais peut-être des vitamines nécessaires ou bien l'excès de travail m'avait tout simplement affaiblie. » (p. 118)), et surtout, qui la rend incapable de penser – du moins dans les premiers mois de sa nouvelle vie :

Quand je repense à cet été, il m'apparaît accablé de labeur et de peine. Je venais tout juste à bout de mes tâches courantes. Comme je n'avais pas l'habitude des travaux pénibles, je me sentais continuellement abruti. (p. 64)

Notons l'adjectif *abrutie* : elle se sent semblable à une bête brute.

Jules Verne : vitesse et facilité

Ici le secteur secondaire est évoqué surtout avec l'énergie du charbon et de la vapeur.

En réalité l'avènement du pétrole et de l'électricité ont quelque peu changé les choses puisqu'il n'est plus nécessaire de dompter politiquement des masses d'ouvriers mineurs pour obtenir une puissance technique.

La machine 1900 exigeait qu'un ouvrier la serve, elle n'était automatique que pour une part de son travail et exigeait le service de l'homme, soit pour son alimentation, soit pour une autre phase du travail ; le manoeuvre spécialisé devait agir comme une machine complémentaire de la machine incomplète, répéter sans cesse le même geste à la cadence du métal. La machine 1950 est entièrement automatique ; l'ouvrier n'intervient plus que pour la contrôler ou la réparer : il n'intervient plus que pour accomplir des gestes et des actions réfléchis, intelligents, d'une essence absolument différente du déterminisme mécanique. Cette évolution si frappante pour qui visite les ateliers, est la marque d'un fait fondamental : loin d'entraîner l'homme dans son domaine d'automatisme, loin de l'assujettir à son propre déterminisme, il apparaît que la machine moderne, en prenant pour elle toutes les tâches qui sont du domaine de la répétition inconsciente, *en libère l'homme*, et lui laisse les seuls travaux qui ressortissent en propre à l'être vivant, intelligent et capable de prévision.

[...]Le charbon impliquait une industrie et des transports concentrés et de larges usines ; l'électricité et le pétrole mettent l'énergie mécanique au service des entreprises les plus petites et au service des individus (Jean Fourastié, *Machinisme et individualité*, nov. 1951)

Jules Verne en a la prémonition en permettant à son *Nautilus* une force inégalée dans la nature grâce à l'électricité. La **vitesse** est constamment soulignée dans l'œuvre. Certains éléments sont tout de même inaccélérables (et invisibilisés : je pense notamment à la préparation des repas raffinés, généralement par l'équipage, assez nombreux, qui assure également la maintenance mécanique du sous-marin).

Canguilhem: évoque très peu cela.

On peut rappeler quand même certains aspects présents dans son œuvre

1) Des exemples qui pointent l'activité animale pour s'adapter et survivre. "L'homme ferait-il mieux que l'oiseau son nid, mieux que l'araignée sa toile?" (p.10)

Va plus loin : la vie n'est pas "la force mécanique, aveugle et stupide qu'on se plaît à imaginer" (p. 10). Logique du dynamisme de la végétation et des animaux a un sens.

2) Lorsqu'il évoque l'adaptation du vivant au milieu c'est aussi ce dynamisme dans la recherche des ressources nécessaires à la survie, "une appréciation de valeurs en rapport avec un besoin" (p. 154).

3) La science affirme l'invariance des lois de la nature (donc sans doute par là des lois temporelles également) mais la médecine rappelle l'importance première de l'individu (p. 156-157).

4) Le travail de l'expérimentateur en laboratoire a ses contraintes, ses exigences, s'il veut que la nature lui livre ses secrets. La liste des noms et des exemples fournis nous montre le temps pris par la civilisation pour élaborer un savoir encore fragile sur le vivant, ce qu'on pourrait rapprocher du passage sur la civilisation qui se construit elle aussi au pas de la vache.

Prolongement :

l'exposition temporaire au Museum (lieu à voir pour comprendre le métier d'Aronnax)!

Domestique-moi si tu peux !

<https://museum.toulouse-metropole.fr/domestique/>

Actuellement à Toulouse, à propos des domestications animales et végétales, leur histoire et leurs conséquences sur la biodiversité.

Cela peut être intéressant pour éclairer la domestication du chien Lynx et de la vache Bella.

Chien = première espèce domestiquée par l'homme et la seule domestiquée au cours du Paléolithique, long processus commencé vers 30000 av. JC.

Quant à la vache, domestication des bovins il y a 10000 ans au Moyen Orient.